

ANGE MARANDO

SUR LE RING

- Le sang appelle le sang -



IS EDITION

ANGE MARANDO

SUR LE RING

- Le sang appelle le sang -

© 2013 – IS Edition
www.is-edition.com

Couverture : IS Edition / UP Communication
Illustration de couverture : Shutterstock
Illustrations intérieures : Ange Marando

Direction d'ouvrage : Harald Bénoliel – IS Edition

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux !**

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/is_edition

www.google.com/+is-edition

Remerciements

« Sur le Ring » est l'aboutissement d'un long projet qui me tenait à cœur.

Je souhaite remercier mon grand-père ainsi que mon père, qui ont été mes plus grandes sources d'inspiration, sans oublier ma mère, ma sœur, ma femme, ma fille ainsi que toute ma famille qui, à son insu, m'a grandement aidé dans l'élaboration et la finalisation de cette histoire.

Et c'est en souvenir de mon cousin, Fabrice, décédé le 26 Mai 2013 à l'âge de trente-quatre ans, que je vais citer la plus belle phrase qu'il m'ait dite un jour :

« Si t'as un projet qui te tient à cœur, vas-y ! Fonce sans réfléchir ! »

*La famille est une chance,
savoir comment la préserver est un challenge.
L'entourage, lui, peut être une menace,
pouvoir le stopper requiert du courage.*

Avertissement

Cette histoire est fortement inspirée de faits réels, notamment issus de ma famille d'immigrés italiens et de mon père, « Angelo Portino » dans le livre.

Cependant, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé – hormis ceux cités précédemment – ne serait que pure coïncidence...

Angelo Portino



Dans la vraie vie : Girolamo Marando, mon père...

— *Dis-moi jeune, pourquoi veux-tu être un homme ?*

— *Je veux être un homme pour le Sang et l'Honneur !*

Extrait traduit de « Il Canto Calabrese di Malavita ».

« Une nuit d'antan, trois cavaliers d'Espagne partirent.

Des Pouilles et de la Sicile ils sont passés, mais c'est en Calabre qu'ils se sont arrêtés.

Vingt-et-un ans ils travaillèrent sous terre, pour fonder les règles de la société.

Loi d'honneur, de sang et de guerre.

Loi majeure, mineure et criminelle.

Et ces règles de sang et d'omerta, de père en fils ils se les sont transmises. Ce sont les règles de la société. Loi avec un signe qui a marqué l'histoire.

Ndrangheta, Camorra et Cosa Nostra, ce sont des sociétés organisées.

Ndrangheta, Camorra et Cosa Nostra, Sicile, Naples et honorable Calabre.

Un matin au milieu de la mer, une barque arriva avec cinq voiles et sept marins, et l'un d'eux me demanda : « Jeune, dites-moi ce que vous cherchez ? ».

« Honneur et Sang ! » lui répondis-je.

« Si sur cette barque vous montez, honneur et sang sur notre chemin nous trouverons. »

Ils m'emmenèrent au milieu de la mer sur une petite île appelée Favignana. C'est une terre proche mais si lointaine à la fois.

*Ndrangheta, Camorra et Cosa Nostra, loi d'honneur,
loi d'omerta.*

*Ndrangheta, Camorra et Cosa Nostra, pour qui déçoit,
aucune pitié.*

Il y avait un château avec trois chambres. La première la trahison sentait. Trois gouttes de sang dans la seconde nous avons trouvé. Alors que dans la troisième, un corps de société gisait.

Digne et méritant, je fus récompensé. Et sous l'arbre naissant baptisé honorable cirque, à tous je vous salue, jusqu'à la mort pour vous je me battraï.

Je fais l'homme pour le sang et l'honneur. Et pour chasser les infâmes et les traîtres, aucun pardon, aucune pitié. C'est ce qu'impose de faire partie de l'honorable société.

*Ndrangheta, Camorra et Cosa Nostra, toute une
société organisée.*

*Ndrangheta, Camorra et Cosa Nostra, loi d'honneur,
loi d'omerta. »*

Prologue

« Droite ! Gauche ! Crochet gauche ! Jab¹ !

Mais quel combat ! Quel combat !

Marciano, Marciano ! Encore Marciano qui frappe, oui, il frappe fort !

Moore est dans les cordes, il essaie d'esquiver ses frappes qui doivent lui faire mal ! Le troisième round à peine terminé que Archie Moore tente de répondre aux crochets ravageurs de Rocky Marciano ! Quel combat brutal ! Mais jusqu'où Marciano nous mènera-t-il ?

Le round se termine, chaque boxeur rejoint son coin. On peut voir le coach de Rocky Marciano qui semble demander à son poulain de continuer sur sa lancée et finir le travail. De l'autre côté, on soigne Archie Moore, qui semble avoir une petite coupure à l'œil gauche. Rien de très grave, mais qui pourrait devenir gênant pendant le combat, si elle devait s'ouvrir davantage.

Voilà ! La cloche résonne ! Le quatrième round commence, les boxeurs se fixent... non, que dis-je, Archie Moore observe, tandis que Marciano fonce à nouveau,

¹ Coup direct de faible amplitude.

tête baissée, comme un taureau prêt à acculer son adversaire dans les cordes une nouvelle fois. Il martèle Moore, qui le repousse de quelques jabs gauches. Ah la la ! Oh la la ! Une droite vient frapper en plein visage Marciano, Marciano est touché mais ne semble pas vaciller, il continue ses attaques impétueuses.

Rocky est vraiment un excellent boxeur qui ne s'avoue jamais vaincu. Il est d'ailleurs le seul « blanc » à avoir repris la ceinture des poids lourds à un « noir américain ». C'est incroyable, le 16 mai dernier seulement, il battait Don Cockell par arrêt de l'arbitre au neuvième round à San Francisco. Et en cette soirée du 21 septembre 1955, à New York, il tente d'éliminer Archie Moore. Oui, Moore, qui ne semble pas pour autant vaincu. Le round se termine par un bel uppercut de Moore et chaque boxeur rejoint à nouveau son coin.

Cette fois-ci, Marciano semble être enflé à la joue et au niveau de l'arcade sourcilière droite.

Le cinquième round a été moins mouvementé, les deux boxeurs doivent se reposer !

Nous sommes dans le sixième round, Marciano vient de se relever après avoir été touché et compté de deux secondes par l'arbitre. Le combat continue et les deux boxeurs se touchent encore au visage, mais, mais... Oh ! Oh ! Quel choc ! Quel coup ! Marciano vient de mettre à terre Moore ! Après un crochet gauche esquivé, un crochet droit suivi d'un uppercut gauche se heurtent au visage déjà boursoufflé de Moore ! Il se retrouve maintenant à terre, compté par l'arbitre.

*Un, deux, trois... – Moore se relève déjà – ...quatre...
Ça y est, Moore est à nouveau sur pied et repart au combat !*

Droite, gauche, Marciano semble savoir que Archie Moore a mal et continue de le frapper de plein fouet. Aïe aïe aïe ! Terrible enchaînement de crochets gauches et droits au visage de Moore suivis d'uppercuts très puissants ! Il tombe pour la seconde fois au sol ! Il reste assis un moment, regardant le public, mais se relève aussitôt ! Quel beau combat auquel nous assistons ce soir ! Et ça repart, pas le temps de souffler pour ces deux grands hommes !

Le septième round n'a pas été exceptionnel malgré une brève mise au tapis de Archie Moore par Rocky Marciano.

Le huitième round, quant à lui, a été remporté par Marciano qui a littéralement envoyé « valser » Moore, qui chute une nouvelle fois au tapis pour six secondes cette fois.

Nous sommes dans le neuvième round, et Marciano propulse Moore dans les cordes, on sent que sa fin est proche, Moore se protège et ne lance qu'une flopée de coups timides n'impressionnant aucunement le lion de guerre Rocky Marciano.

Gauche, droite, gauche, gauche, droite et une droite de toute puissance fuse sur Moore qui s'écroule ! Moore tombe au sol, il reste assis dans son coin, son bras gauche tenant les cordes avec l'espoir de se relever. Il essaie de se hisser péniblement, sa sueur mêlée à son sang coule

abondamment. Malgré son courage, son corps ne suit plus et il retombe sans même avoir réussi à se mettre sur ses jambes !

Huit ! Neuf ! Et dix !

L'arbitre désigne de la main Rocky Marciano ! Il conserve son titre de champion du monde des poids lourds ! La catégorie reine ! La plus convoitée !

Et regardez ce combattant au grand cœur qui, avant de savourer sa victoire dans la joie, s'accroupit et parle à son adversaire pour voir s'il va bien. »

Ce fut le dernier combat de Rocky Marciano, qui annonça sa retraite le 27 avril 1956. De toute l'histoire de la boxe, il fut le seul champion poids lourd qui resta invaincu.

Il mourut le 31 août 1969 dans un accident d'avion privé près de Des Moines dans l'Iowa.

Round I

– *Adaptation* –

Marseille, le 17 septembre 1956.

Comme chaque année en cette période, les journées commencent à diminuer, malgré le soleil brillant encore à pleine puissance à cette heure-ci. Dehors, je suis encore en train de jouer devant la maison de l'espoir. Tous nos voisins et amis lui ont donné cette appellation. Pourquoi ?

Eh bien, peut-être parce que nous, les Portino, sommes une famille italienne originaire de Calabre qui était venue à Marseille dans l'espoir d'y travailler.

Il faut dire que Marseille était parfois une halte, un petit entracte à l'histoire des familles italiennes venues du sud de l'Italie et rêvant d'Amérique. Peppe Portino, mon père, disait souvent à ce propos : « Ma ! Comment la France a-t-elle accueilli les “immigranti italiani” ? ».

Bien sûr, beaucoup moins bien qu'on ne le pense, ou qu'on s'en souvient généralement. Les mauvaises relations diplomatiques entre les capitales des deux

pays ainsi que la composition de cette immigration, jeune, célibataire, peu qualifiée, encourageaient une très vive « italophobie », si l'on peut la nommer ainsi.

En 1881, à Marseille, un incident banal donna lieu à des chasses à l'homme pendant plusieurs jours. En 1893, dans les Salines d'Aigues-Mortes, une vingtaine d'Italiens sont tués à coups de pierres et de pelles. L'année suivante, à Lyon, l'assassinat du Président Sadi Carnot par l'anarchiste Caserio provoque de véritables émeutes raciales.

Sans compter le discours xénophobe qui imprègne la presse. On désigne l'Italien, les Italiens, nous, comme primitifs, barbares. On parle de nuées de sauterelles. Une invasion ! Vous rendez-vous bien compte ? La France a bien changé !

Mais tout cela n'est qu'une sombre et brève parenthèse. Je me nomme Angelo Portino et âgé de cinq ans, je pouvais me vanter d'avoir, en plus de mes parents dans cette vieille maison à Marseille, mes oncles, des amis de la famille, et quelques cousins. Tous donnaient un peu d'eux-mêmes dans la restructuration de cette bâtisse en bien piètre état, en plus de leur rude labeur dans les champs.

À part Marseille, ma famille ne connaissait que la Calabre, une région de montagnes anciennes, faites de roches granitiques, aux pentes adoucies, qui descendent en gradins vers la mer. Mer dont tous se souvenaient très bien puisque Rizziconi, le petit village d'origine de mon père, y est tout proche, comme plus encore Gioia Tauro, la ville natale de ma mère.

En 1955, ma famille avait fait le voyage jusqu'en France pour s'installer à Marseille. Le manque de travail était une des raisons pour lesquelles nous sommes partis de Calabre. Mais une cause bien plus sombre et sordide forçait certaines personnes à quitter le pays, bien évidemment !

Nous sommes dans le sud de l'Italie, ne l'oublions pas.

Mon père, Peppe Portino, pour reprendre son exemple, avait tué toutes les vaches de son voisin pour se venger d'un manque de respect à son égard. Et celui-ci alla le dénoncer à la police.

Mon père décida alors, dans un excès de colère, d'aller le menacer de mort. Ledit voisin eut la bonne idée de se cacher sous son lit à l'instant même où il aperçut mon père rentrer chez lui. Ses jambes qui dépassaient de ce lit miteux reçurent trois balles chacune.

Une fois cet intrus et rival sorti de l'hôpital, il alla une fois de plus insulter mon père qui, dans un trop plein d'ardeur lui lança sans réfléchir : « Devant cette gare, il y a des témoins, donc je ne te tue pas. Mais si tu ne meurs pas ce soir, ce sera demain. ».

Le lendemain, cet homme reçu quatre-vingt-sept balles ! Surprise, aucune n'était mortelle, et l'homme eut le temps de crier une fois à l'hôpital que c'était Peppe Portino le commanditaire. Il mourut quelques heures plus tard d'une hémorragie interne. La police interrogea mon père qui avait une quarantaine de témoins l'ayant vu ailleurs ce soir-là ! On ne retrouva donc jamais le tueur... L'affaire fut classée.

Suite à cette péripétie, son frère cadet Carmelo lui conseilla vivement de partir à l'étranger. Même s'il fallait que « jeunesse se passe », il valût mieux pour nous tous que ce soit en France par peur de représailles. Ces « petits soucis » mis à part, nous pouvions dire que Peppe Portino, niveau travail, était un excellent horticulteur et il en fit son métier à Marseille.

C'était un homme quelque peu aigri par son départ « forcé » vers la France, mais aimant ses proches sans limite. Il portait souvent les mêmes vêtements usés par le temps, parfois même déchirés. Oui, il arrivait tout juste, avec son salaire, à subvenir aux besoins de notre famille.

Il était assez grand, les cheveux grisonnants, un visage sévère marqué par des rides qui en disaient long sur son passé. Il était marié à Maria Colli, ma mère. Elle avait les cheveux d'un blond de blé. Ses yeux étaient bleus, et un châle autour de ses épaules la recouvrait quelle que soit la saison. C'était une femme qui vouait une entière adoration à ses enfants. Elle ne vivait que pour nous, candide, droite, sincère, et aimant son mari.

Après moi, de cette union naquirent deux garçons et quatre filles : Carmelino – mort d'une rage de dent à l'âge de deux ans –, Sylvana, Nadina, Maria Francia, Gisella, et un garçon : Salvatore. Dans une famille nombreuse, les liens sont parfois étranges. Il y a toujours plus ou moins d'affinités entre frères et sœurs. Mais bien entendu, cela ne remet pas en cause l'amour que chacun porte à l'autre. Vers cinq ou six

ans, mon père Peppe m'inscrivit à l'école pour que je puisse apprendre à lire et écrire.

J'avais les cheveux bouclés et de couleur châtain que ma famille assimilait souvent – un peu pour me narguer aussi – à de la laine de brebis. Mes yeux étaient bleu gris. D'un bleu océan parfois, et d'un gris nuageux à d'autres moments. J'étais un enfant très sage, malgré une énergie débordante qui me causait parfois du tort.

— Aaaah ! *Piccolo disgraziato*² ! Tou t'es encoré enfouit dé l'école è ?

— Mais Papa... Tu sais très bien que je n'aime pas aller à l'école, tous les enfants se moquent de moi car nous sommes italiens. En plus le maître m'a encore puni.

— Se lo maîtré t'a pouni, c'est qué t'ou as fais una *cazzata*³, no ?

— Non papa ! Aucune bêtise, je me suis juste défendu car des enfants m'ont dit qu'on était de sales macaronis ! Je les ai donc attrapés pour les frapper, et le maître n'a pas voulu croire à mon histoire. Il a dit que c'était moi qui les avais provoqués, et m'a puni.

— E va bene ! J'ai compris ! Jé vais té faire travailler dans les campagnes avec moi, comme ça tou n'auras plous d'ennuis.

Et c'est ainsi, suite à de nombreuses convocations chez le directeur de mon école et d'inlassables disputes

² *Petit chenapan !*

³ *Connerie.*

similaires entre père et fils, que je commençai, à l'âge de dix ans, à travailler dans les champs avec mon père en tant qu'horticulteur paysagiste.

Le métier était dur. Très dur.

À mes débuts, je me contentais de trier les différentes plantes et fleurs qui nous étaient fournies. Lorsque j'acquis plus d'expérience, je labourais la terre pour la rendre plus fertile. Et pour finir, je plantais les divers assortiments de bouquets composés. C'est aux alentours de ces années que le hasard me fit retrouver Antonino, fils aîné de la famille Dintarello, avec lequel j'avais sympathisé lors de notre départ commun de la Calabre pour Marseille. Pendant le voyage, Antonino et moi-même avons beaucoup joué ensemble et nous étions finalement devenus de véritables amis.

Puis, arrivés à Marseille, il y eut une courte séparation due aux différents chemins pris par nos parents. Mais lorsque nous nous retrouvâmes, nous commençâmes à nous amuser à nouveau ensemble. Notre jeu était toutefois différent des autres garçons de notre âge : nous jouions à la boxe !

Nous boxions ensemble tout le temps. De vieux torchons déposés au fond du cabanon de nos parents faisaient office de gants. Nous entourions ces vieilleries autour de nos poings et nous nous battions sans feindre de nous toucher. Notre rêve était de devenir de grands champions de boxe, tout comme notre idole, Rocky Marciano, mais les parents de Antonino étaient d'une droiture et d'une rigidité déconcertante.

« Laissez lo pétit vénir manger chez moua, commé ça, il jouera un po avec mon fils ! » leur disait souvent ma mère. « Commé ça, il pourra respirer un po cé gossé », chuchotait-elle ensuite à mon père.

Antonino, lui, était tout ce qu'il y a de plus têtue. Il n'en faisait qu'à sa tête, n'écouter personne, même malgré les coups de son paternel. Il faut préciser qu'à l'époque, la seule méthode existante était les coups portés comme il se doit, c'est-à-dire sur le postérieur des enfants, ou quelques fois à d'autres endroits moins probables. Pas encore de thérapies capricieuses comme le conseillaient les psychologues, et qui ne fonctionnaient qu'une fois sur deux. Parfois, l'amour des parents apportait un peu de piment sur le corps des enfants.

Antonino était assez petit pour son âge, mais intrépide et courageux.

C'était un enfant brun à la peau légèrement assombrie, ou plutôt dorée. Ses yeux vert clair en amande faisaient penser à ceux des chats. Malgré son ardeur à enchaîner les bêtises les unes derrière les autres, ne craignant pas de se faire réprimander, son apparence était bien plus chétive que la mienne.

Et c'est ainsi que la vie se déroulait d'année en année, de surprises en surprises. Parfois bonnes, parfois un peu moins. Mais mon père répétait sans cesse après les épreuves qu'il ne fallait jamais se plaindre tant que la santé était présente.

Quant à nos âges à Antonino et moi, ils augmentaient lentement mais sûrement. Nous avions à présent tous deux quatorze ans.

Nous venions de passer quatre années ensemble. Le lien qui nous unissait désormais dépassait l'amitié.

Nous étions des frères. Combien de bêtises faites ensemble, combien de farces, de bagarres ?

Malheureusement, quelques années plus tard, la famille Dintarello qui, faute de travail, ne faisait qu'une escale à Marseille, s'en alla pour l'Amérique.

Seul le labour restait, tel un ami fidèle à la famille Portino.

Bien que le métier d'horticulteur devenait de plus en plus dur, mon père et moi travaillions sans cesse. De huit heures à midi, de quatorze heures à dix-huit heures, et parfois, de vingt heures à minuit.

Difficile d'assumer à cet âge une telle responsabilité. Il fallait nourrir les cinq enfants de la maison, les vêtir, mais aussi leur payer des études pour qu'ils ne finissent pas comme leur père. Non pas dans un sens dégradant, mais dans l'idée que les parents souhaitent toujours que leurs enfants réussissent mieux qu'eux.

Évidemment, on peut se demander si les études serviront vraiment à un moment ou à un autre mais en tout cas, Peppe Portino, mon père, y croyait dur comme fer.

Et il n'était pas tendre avec moi ! Il fallait que je devienne un homme, un vrai ! C'était comme ça dans le temps... L'aîné travaillait pour ses frères et sœurs afin qu'ils puissent manger à leur faim et faire des études.

Entre-temps, la vie s'écoulait.

Ma sœur Sylvana rêvait d'être une excellente coiffeuse, et bien sûr voulait trouver le prince

charmant. C'était l'aînée des filles et elle revendiquait le droit légitime de se marier la première.

Maria-Francia, elle, essayait de trouver un équilibre entre ses études et sa tendance à toujours se sentir l'objet de moqueries, même lorsqu'il ne s'agissait pas d'elle. Était-ce un mal-être réel, ou une sorte de droiture un peu trop sévère, non seulement sur les autres, mais aussi sur sa personne ? Je ne connais d'ailleurs aucune personne plus droite qu'elle. Pas en ce monde en tout cas.

Parallèlement, Nadina – la « maline » – essayait de ne pas mélanger ses cours de solfège au piano et ses blagues au goût parfois douteux, un peu comme les herbes qu'elle avait voulu faire ingurgiter à nos cadets Gisella et Salvatore.

D'ailleurs, concernant les idioties, nous étions souvent de mèche ma sœur et moi. Comme la fois où Antonino nous avait laissés garder ses cochons d'Inde...

Quel souvenir !

« Nadina, sort la casserole ! Viande pour le dîner ! »

Toutes pleuraient de chaudes larmes tandis qu'elle, cette sournoise, riait en me titillant les joues de ses doigts de pianiste.

Quant aux petits derniers, ils étaient encore trop jeunes pour se soucier de quoi que ce soit. Gisella pouvait tantôt être une sorte de félin solitaire qui pouvait agresser tous ceux qui « osaient » la regarder avec trop d'insistance, tantôt elle pouvait garder notre petit frère contre elle en se prenant pour sa « très grande » sœur, le chouchoutant et le dorlotant. Un peu

trop au goût de Salvatore qui, malgré tout, restait passif, sans geste de refus ni paroles.

En parlant de paroles... Ça n'a jamais été un grand bavard ! Mais la vie nous apprend que, parfois, les personnes peu éloquentes sont celles qui ont le plus grand cœur.

Durant deux longues années, une vie bien monotone s'installa, jusqu'au jour où...

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières complète

Remerciements

Avertissement

Prologue

Round I

– Adaptation –

Round II

– Activité –

Round III

– Accrochage –

Round IV

– Cadrage –

Round V

– Pressing –

Round VI

– Contre –

Round VII

– Down –

Round VIII

– Verrouillage –

Round IX

– Allonge –

Round X

– Rencontre –

Round XI

– Amorce –

Round XII

– Torsion –

Round XIII

– Rush –

Round XIV

– Ouvertures –

Round XV

Instincts

Épilogue

À propos de l'auteur

Mentions légales